

Dossier de presse trigon-film

IXCANUL - VOLCANO

Un film de Jayro Bustamante
Guatemala, 2015



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel
079 438 65 13
romandie@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Jayro Bustamante
Scénario	Jayro Bustamante
Image	Luis Armando Arteaga
Décors	Pilar Peredo
Montage	César Díaz
Son	Eduardo Cáceres
Mixage	Julien Cloquet
Supervision musicale	Herminio Gutiérrez
Musique originale	Pascual Reyes
Costumes	Sofía Lantán
Make-up	Aiko Sato
Production	La Casa de Producción, Guatemala, Maria Peralta, Pilar Peredo, Tu Vas Voir, France, Edgard Tenembaum
Langue	kaqchikel/espagnol a/f
Durée	91 min.

FICHE ARTISTIQUE

María Mercedes Coroy	María
María Telón	Juana
Manuel Antún	Manuel
Justo Lorenzo	Ignacio
Marvin Coroy	El Pepe

FESTIVALS

Festival de Berlin 2015: Ours d'argent, Prix Alfred Bauer pour les nouvelles tendances

Festival de Guadalajara 2015: Meilleur film et Meilleur réalisateur

Festival de Cartagena 2015: Meilleur film

Rencontres d'Amérique latine de Toulouse 2015: Prix du public et Prix de la critique française

PKO OFF Camera, Cracovie, Pologne: Meilleur film «Making Way»

Fête internationale du cinéma de Santo Domingo: Meilleur premier film

Art Film Fest 2015, Trencin, Slovaquie: Meilleur film et Meilleur premier rôle (Maria Telón)

SYNOPSIS

Maria, une jeune Maya de 17 ans, vit et travaille avec ses parents dans une plantation de café au pied d'un volcan en activité. Elle est promise à Ignacio, le contremaître, mais elle a d'autres idées en tête. Elle voudrait découvrir le monde qui existe au-delà de la montagne qui barre l'horizon. Pepe, une jeune cueilleur de café pourrait être celui qui l'emmènerait au loin, puisqu'il envisage de partir pour les USA. Mais ce ne sera qu'une illusion car il partira seul, laissant la jeune fille au bord du chemin.

RESUME DU FILM

Maria vit avec ses parents sur les hautes terres du Guatemala, au pied d'un volcan toujours en activité et qui est craint comme une divinité à qui on fait régulièrement des offrandes pour éviter son courroux et aussi pour quémander un peu de bonheur. Car la famille est pauvre, vit dans une cahute qui appartient à la plantation où ils travaillent à cueillir les grains de café. Une mesure qu'on peut leur retirer du jour au lendemain. Aussi, que le contremaître Ignacio veuille épouser Maria est presque une assurance pour la famille. Cela leur garantit un travail et un abri. En plus, Ignacio a un bon revenu et, peut-être le plus important, il parle la langue des Blancs, l'espagnol. Au repas des fiançailles, tout le monde plaisante, les parents vantent les qualités de leur fille, Ignacio, sa beauté. Mais Maria reste silencieuse. Le contremaître a beau être un bon parti, c'est autre chose que Maria voudrait : découvrir le monde, aller voir ce qu'il y a au-delà de la montagne. Pepe, un jeune homme à peine plus vieux que Maria, en parle justement. Il raconte ce que lui rapporte son frère qui vit aux Etats-Unis, les belles maisons, les grosses voitures... Pepe, aussi, rêve de partir. Alors Maria répond à ses avances, croyant en sa promesse de l'emmener avec lui. Mais le jour du départ, Pepe n'est pas au rendez-vous, il est déjà parti sans l'attendre.

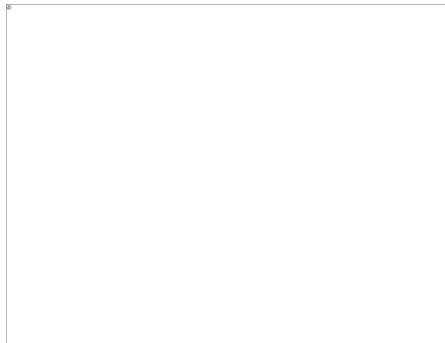
Maria se retrouve seule et enceinte. Elle ne peut que retourner chez elle. Sa mère va tout essayer pour la faire avorter, sans succès. De son côté, le chaman du village veut l'utiliser pour chasser les serpents qui empêchent de s'occuper des cultures. Et, bien sûr, Maria se fera mordre par un serpent. Elle connaîtra alors le monde de l'autre côté de la montagne, mais au prix de quelles souffrances...

BIOFILMOGRAPHIE DU REALISATEUR

Jayro Bustamante est né au Guatemala en 1977. Il y a étudié la communication à l'université San Carlos de Ciudad Guatemala. Après avoir travaillé pour une agence de publicité international sur des spots publicitaires, Bustamante est parti étudier à Paris la réalisation et à Rome le développement de scénario. Il fonde en 2009 sa propre société de production «La Casa de Producción».

Ses court-métrages furent primés à différents festivals. Il acquit en particulier une reconnaissance internationale avec *Cuando sera grande* (Quand je serai grand) qui obtint le Prix CNC au festival de Clermont-Ferrand. Le film sera programmé par les télévisions française, suédoise et danoise.

Ixcanul Volcano est son premier film long métrage et est aussi la première fiction guatémaltèque à être invité en compétition au festival de Berlin où il s'est vu décerné le Prix Alfred Bauer pour les nouvelles perspectives au cinéma.



Filmographie

2006 *Tout est question de fringues* (court-métrage)

2012 *Cuando sera grande* (court-métrage)

2015 *Ixcanul*

JAYRO BUSTAMANTE PARLE DE SON FILM

Vous êtes né au Guatemala ?

Je suis né en 1977 au Guatemala, de deux parents guatémaltèques, qui ont des origines espagnoles, très mélangées du côté de ma mère, et un peu moins du côté de mon père. Mes deux parents étaient médecins. Je suis né à Guatemala City, qui est la plus grande ville du pays, et quand j'étais tout petit, ma mère m'a emmené vivre dans les hauts plateaux du Guatemala, près d'un lac magnifique, entouré par trois volcans. Il y en a environ trente-trois dans le pays. Ma mère est partie là-bas parce qu'elle finissait ses études de médecine, on était en pleine guérilla, elle n'avait pas de travail et elle était mère célibataire. Donc on lui a proposé la direction d'un hôpital, elle s'est lancée, et on s'est retrouvés dans le cœur de la guérilla. On vivait en face de la mairie, où il y a l'église et l'hôpital. Elle partait travailler, elle me laissait là avec la nounou. Mais il y avait souvent des affrontements, et les balles traversaient les murs des maisons. Donc elle m'avait fait construire un parc pour enfants en métal pour que je puisse jouer en étant protégé des balles.

J'ai vécu là jusqu'à mes quatorze ans. Sur ma carte d'identité, je suis le 12 400ème habitant, parce qu'une seule mairie rassemblait plusieurs communautés, mais le village en lui-même était petit. Il y avait deux rues seulement. Mais il y avait une petite école qui suivait la méthode Montessori. Car c'était le royaume des hippies à l'époque. 80% de la population était maya, 10% étaient métisses, comme moi, et 10% étaient des étrangers. Et parmi ces étrangers, il y avait deux sœurs qui avaient monté cette école avec l'aide de tous les parents. C'est assez dingue, pour l'époque, mais l'ambiance était permissive, et les parents avaient envie de donner à leurs enfants une éducation particulière.

Vous avez donc vécu en pleine guérilla?

On vivait dans des petits îlots de paix, mais il y avait encore des affrontements. Ma mère menait une double vie, comme tous les médecins à cette époque-là. Elle soignait des gens de l'armée à l'hôpital, mais une fois par semaine, elle se faisait kidnapper par la guérilla, pour aller soigner les guérilleros. Elle racontait ça d'une manière très quotidienne. «Tu vas travailler, une moto arrive, le motard te disait 'Madame, c'est votre tour aujourd'hui', ce qui voulait dire qu'il allait me mettre un bandeau, que j'allais monter derrière lui sur la moto, que j'arriverais dans une montagne pour soigner des gens et qu'après il me redéposerait, par exemple sur une route, en me disant: 'Voilà, à 200 mètres il y a une pompe à essence, avec une cabine de téléphone. Tenez, prenez des pièces pour appeler les pompiers, qu'ils viennent vous récupérer'». La première fois elle a eu peur, puis c'est devenu quasiment une routine. Moi je n'ai pas souvenir d'avoir eu peur, par ignorance, et parce que lorsque tu vis dans un chaos aussi total, tu cherches surtout à te divertir. On vivait dans une ambiance plutôt cool. Mais si tu sortais du village pour aller vers la ville, tu pouvais te retrouver face à la guérilla ou face à l'armée sur la route, c'était vraiment le chaos, dans une guerre sans

queue ni tête.

Que faisiez-vous, pour vous divertir?

Je racontais des histoires avec des marionnettes. C'était mon jeu préféré ! J'avais monté un théâtre de marionnettes avec un ami. Et pour faire venir les enfants voir mon spectacle, ma tante organisait des tombolas, et moi, je leur offrais à manger. En fait, je payais pour qu'on vienne voir mes spectacles ! Ensuite, j'ai compris que le cinéma était une belle option. Il n'y avait des cinémas qu'à la ville, donc on y allait rarement, mais chez moi j'avais la télé, des cassettes. J'ai grandi avec Disney. Il n'y a aucune culture cinématographique au Guatemala, ça n'existe pas. Je voyais des films américains. Les deux films qui ont marqué mon enfance sont *Fantasia* et *Indiana Jones*. Donc, assez petit, j'ai voulu faire du cinéma. Et puis, j'ai eu une varicelle, si forte que des boutons ont poussé à l'intérieur de mon œil, et j'ai été alité très longtemps à cause de ça. Alors ma mère m'a offert de la pâte à modeler. Ça a changé ma vie. Il y avait au Guatemala des "chapulines", des poupées de bébés qui ont les jambes droites et qui sont nus. Je créais des personnages avec de la pâte à modeler que je plaçais sur eux. Ça a été un énorme jeu pendant des années.

Pourquoi êtes-vous parti?

Parce que je voulais vraiment faire du cinéma. J'ai passé un bac avec option publicité pour aller vers la réalisation, parce qu'au Guatemala il n'y avait pas d'école de cinéma. Après je suis parti étudier la communication à l'université de Guatemala City. J'ai quitté les hauts plateaux, je suis allé vivre chez mon père, je suis vite devenu indépendant, et j'ai obtenu un stage dans une agence de publicité. Puis je suis devenu assistant du directeur artistique, on a eu le gros budget de la téléphonie publique qui devenait privée, et j'ai appris à faire des films de pub. J'ai économisé de l'argent pour venir en France.

Pourquoi la France?

C'était mon rêve. La Nouvelle Vague m'attirait. Je suis arrivé en 1999. J'ai essayé d'entrer à La Femis. Mais quand tu es étranger, il faut que tu aies d'abord passé un examen dans ton pays d'origine. Seulement, au Guatemala, il n'y avait pas d'examen à passer. J'ai essayé de rentrer à l'université, à Jussieu, qui proposait des cours de cinéma. Là, j'ai rencontré un doyen qui m'a conseillé d'aller plutôt dans le privé, et il m'a donné une liste d'écoles privées qui étaient super chères. Je suis allé voir chacune, et je suis rentré dans celle où j'ai pu négocier de payer par mois, et non par semestre ou par an. Je travaillais dans une boutique de souvenirs, où j'étais payé en partie au noir. Et c'est comme ça que j'ai payé mon école, parfois en apportant plus de pièces que de billets... J'y suis resté trois ans. Venant du Guatemala, où parler d'un film signifie seulement résumer l'intrigue, j'avais vraiment besoin de théorie sur le cinéma, besoin qu'on m'apprenne à analyser un film, besoin qu'on me cadre sur ce que le cinéma représentait, au-delà de mon rêve un peu fou. Après ça j'ai

gagné une bourse, organisée par l'Union Latine, une association qui réunit tous les pays issus de la langue latine. La bourse consistait à passer un an à Rome pour un master en écriture, mais où l'on confrontait aussi l'écriture et le montage, ce qui était passionnant. J'ai eu la chance de rencontrer le monteur de "Padre Padrone" et le scénariste de Fellini.

Ensuite, je suis revenu en France, où un de mes amis à l'école de cinéma était devenu producteur. On a fait un court métrage d'animation, image par image, en stop motion. C'était inspiré d'un film que j'avais fait tout seul à partir d'une collection de poupées complètement dingue dont un ami avait hérité. J'en avais fait un petit film d'animation que j'ai montré à ce producteur et on a refait le film ensemble. Après ça je suis retourné au Guatemala pour faire d'autres projets là-bas, dont mon dernier court, qui a été un peu le premier pas vers la constitution de l'équipe que l'on forme aujourd'hui, avec mon chef opérateur notamment. J'ai rencontré des gens qui eux aussi revenaient de Mexico, de Cuba ou des Etats-Unis, où ils avaient aussi étudié le cinéma. On s'est tous retrouvés au Guatemala.

Pourquoi être reparti là-bas?

Parce que c'est de là que je viens. Avec le temps, je pourrais peut-être réaliser des projets dont les histoires se passent en Europe, mais j'avais besoin de commencer par mes racines. Le Guatemala changeait énormément, se modernisait très rapidement, les gens aisés devenaient encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres. Ma petite nièce de huit ans est devenue ma source d'inspiration. Un jour, par exemple, elle est venue me voir, elle s'ennuyait, je lui ai demandé pourquoi elle ne jouait pas avec sa copine Alicia qui venait tous les jours jouer avec elle, et elle m'a répondu: «Tu sais, elle n'est pas vraiment ma copine. En fait, ma mère la paye pour qu'elle vienne jouer avec moi». Alors moi, qui étais en train d'écrire autre chose, j'ai tapé "Effacer" sur mon ordinateur et je lui ai dit: «Allez, raconte-moi». Ayant vécu ailleurs, j'avais soudain une autre vision du Guatemala. Des milliers d'histoires m'avaient traversé dans le passé, sans que je les repère. Mais là, soudain j'avais un œil différent, alors ces histoires, je pouvais les prendre et en faire quelque chose.

Quelle histoire a conduit à l'écriture de *Ixcanul*?

Ma mère m'a un jour présenté une femme, María, qu'elle avait rencontrée lors d'une campagne de vaccination. En fait, María avait été mise en prison parce qu'on la soupçonnait d'avoir vendu son enfant. Et elle, loin de protester, avait une culpabilité très grande en elle, parce qu'elle avait effectivement essayé d'avorter. Donc, je la rencontre, et j'écris son histoire, mais je n'étais pas certain de pouvoir raconter une histoire qui parlait des Mayas en étant moi-même métis. Au Guatemala la paix venait d'être signée, le peuple indien commençait à prendre la parole, moi je ne savais pas vraiment comment raconter ça, donc j'ai mis cette histoire de côté. Après, mon court métrage m'a permis de reparler de ces sujets qui, pour un guatémaltèque, sont toujours compliqués. Les métis et les Mayas, ça a toujours été un problème. Il y a une discrimination très forte. Le Guatemala n'a pas résolu son

problème vis à vis des Indiens.

Pourquoi dites-vous que vous êtes métis?

Mes parents sont du Guatemala, issus d'Espagnols, mais ils doivent avoir du sang indien, et moi je suis ce qu'on appelle un «ladino», ce qui veut dire «celui qui n'est pas Indien». C'est un terme péjoratif. «Celui qui est hautain». Evidemment qu'on l'est, à leurs yeux. C'est incontestable. Donc, un jour, à court d'idées et de sujets, j'ai ressorti mes notes, et dans mes notes j'ai retrouvé María... J'ai appelé ma mère, et nous sommes allés la revoir. Elle était beaucoup moins loquace. Je lui ai demandé si ça la dérangerait que je raconte son histoire. Et elle m'a répondu : «Mon histoire ? Mais ce n'est pas mon histoire! Ça c'est l'histoire de plein de femmes, ici!». J'ai donc repris le scénario, et ma première question c'était : «comment devient-on la proie parfaite?». J'ai rencontré plein de femmes qui m'ont raconté leur parcours. Et finalement, tout simplement, je suis revenu à ce que je connaissais bien : la plantation de café de mes grands-parents, où j'avais vu des choses. Et puis des souvenirs de ma nounou m'ont inspiré. Au départ, je voulais que le film parle de María et de son père, de tout ce qu'elle faisait pour gagner son amour, comment elle allait marcher sur le champ pour lui. Mais je me suis servi des souvenirs que j'avais de ma nounou pour nourrir Juana, et Juana a commencé à devenir hyper forte. C'est très naturel dans la vie Maya. Il y a évidemment un père qui est tout puissant, mais le vrai pouvoir vient de la femme. Elles ont un très joli nom les mères, on les appelle «cululula». La «cululula» c'est la reine, celle qui te reçoit, qui te fait boire, mais qui négocie aussi. Elle occupe vraiment le devant de la scène, c'est à elle qu'il faut plaire, quand il y a une négociation. Elles sont très fortes, les femmes Mayas. Et donc ça a été un peu naturel que ça dévie vers ça.

Le mariage arrangé, c'est assez répandu?

Oui. En fait la femme ne devient puissante qu'après le mariage. Ça dépend aussi de qui elle épouse... Si tu épouses un homme puissant, tu deviens une femme puissante.

Pourquoi María ne veut pas épouser celui qu'on lui propose?

Parce que María est un personnage subversif. C'est vraiment une forte personnalité, elle ne veut tout simplement pas faire quelque chose qu'on lui imposerait. Et María Telón, la comédienne qui joue Juana, la mère, a donné à son personnage une force qui peut nous faire comprendre pourquoi sa fille est aussi subversive. La mère est tellement puissante qu'on comprend que sa fille ne soit pas aussi soumise que son père. Elle serait même prête à partir toute seule. A chaque fois je demandais à María Mercedes, la comédienne, si elle ferait ça, et elle me disait avec une énorme impuissance: «Le nombre de fois où j'aurais voulu partir...». María est une force passive. Elle est butée, elle ne dit rien, elle ne demande rien, mais elle ne fait que ce qu'elle veut, et personne ne peut la contraindre. Elle n'est ni indolente, ni passive. C'est une sorte de guerrière cachée. Elle occupe le terrain par le

silence. Puisque le silence est plus fort que les mots.

D'où vous vient cette foi en l'image qui fait que vous faites dire très peu de mots aux acteurs?

Dès le scénario il y avait cette économie de paroles. Les Mayas sont comme ça. Ils ne s'épanchent pas. Ils disent très peu de choses et t'observent puis ils agissent en conséquence. Donc dès le scénario, il y avait cette volonté de ne pas tout dire, de ne pas tout raconter. C'est vraiment dans leur nature.

Comment avez-vous choisi vos acteurs?

J'ai cherché dans les troupes de théâtre de rue. C'est là que j'ai trouvé celui qui joue El Pépé. Puis dans un autre village, j'ai vu une pièce avec des acteurs mayas et c'est là que j'ai vu María Telón. Je la trouvais très douée, mais j'avais du mal à me décider, parce que ma nounou était très mince, et osseuse. Un ami qui avait tourné une scène avec elle m'a dit : «Vraiment, regarde mon film». Je l'ai regardé et elle était époustouflante. On avait Juana. Après, pour tous les autres rôles, j'ai improvisé un stand, sur le marché. Sur une banderole, j'ai écrit «Casting». Personne n'est venu. Alors le lendemain, sur la banderole, j'ai mis «Offre d'emploi», et là, il y a eu la queue... Je leur disais «C'est pour travailler dans un film». Ils répondaient «D'accord ! Qu'est-ce qu'il faut faire?». Ils n'avaient pas peur. On les a pris en photo. On a fait un premier filtre par le physique, puis on les a convoqués à des castings par petits groupes. Par exemple, trois Ignacio aujourd'hui, trois Ignacio demain...

Ensuite on a choisi María Mercedes. C'était très compliqué car elle était vraiment très timide. Dès que je l'ai vue, je me suis dit «C'est elle». Mon inquiétude était qu'elle était trop élégante, elle faisait vraiment princesse Maya. On a beaucoup travaillé, mais je n'étais vraiment pas content. Elle a dû le sentir. Un jour elle est venue me dire qu'elle ne voulait plus, qu'elle ne se sentait pas capable de jouer ce rôle-là, qu'elle se contenterait de jouer la travailleuse qui demande un verre dans le bar. Elle connaissait le scénario par cœur! Ça m'a donné un coup de fouet. Je lui ai dit «Comment ça, non? Évidemment que c'est toi!». Peut-être que je ne l'avais pas séduite auparavant. Peut-être que là elle s'est enfin sentie vraiment désirée.

Avec María Telón, c'était très différent. Avec elle il fallait montrer que tu étais aussi fort et aussi futé qu'elle. Elle est très forte en négociation. Et parfois elle négocie juste pour voir si tu es capable de lui tenir tête.

Avec les hommes, c'était autrement. Celui qui joue Manuel est dans la vie un vrai prêtre maya, un homme très respecté dans la communauté, qui en plus est dentiste. Et sa spécialité, c'est de mettre des couronnes en or. Donc auprès de lui, il fallait vraiment plus insister sur ce que ce film apporterait à l'image de sa communauté. Quant à Ignacio, c'est un comédien dans l'âme, même s'il est professeur d'éducation physique. Il est soucieux de son image et de son ego. Il comprenait très vite comment la caméra pouvait le percevoir. Avec

lui, c'était comme parler avec un comédien.

Comment les deux femmes se sont entendues?

Ça a pris du temps car elles ont des personnalités très différentes. María Telón était protectrice mais parfois trop écrasante. D'autre part, il fallait que leur pudeur ne soit pas un obstacle. Elles sont allées ensemble au sauna et faire des massages. Peu à peu elles sont arrivées à pouvoir être nues, elles ont appris à se masser vraiment comme si elles étaient enceintes. On a fait plein de choses comme ça qui étaient un peu périphériques. Pour les rapprocher. On allait embrasser les arbres tous ensemble. Il a aussi fallu convaincre les parents de María Mercedes d'avoir confiance en nous.

Comment avez-vous déterminé la durée de vos plans ?

J'ai fait des essais. Scène par scène. Après on faisait la mise en place avec l'équipe. Et je comptais : «1, 2, 3, 4». Et je disais à la comédienne «A 18', tu fais ça. Et à 30', tu fais ça». Je le faisais d'abord organiquement, puis quand j'étais satisfait, je comptais pour donner des indications. Chacun, avant chaque scène, savait à quel chiffre il devait jouer chaque chose.

En tant que metteur en scène, qu'avez-vous appris en réalisant ce premier film?

Je vais vous le raconter, parce que je le sais très précisément. On répétait avec les acteurs depuis environ trois mois. Un jour María Telón m'a demandé: «Pourquoi on répète tellement? Dis-nous la vérité. Tu ne nous fais pas confiance, c'est ça?». Et spontanément, je lui a répondu : «En fait c'est moi qui dois apprendre à vous diriger. C'est en moi que je n'ai pas confiance». Alors elle m'a dit : «Ah mais si c'est ça, on va t'apprendre!». Sur ce film, je crois pouvoir dire que j'ai commencé à apprendre ce que diriger des comédiens signifie.

(source: ARP distribution)